

L'actualité profonde

Vincent Lambert

Number 87, Winter 2022

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/97392ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (print)

2369-2359 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lambert, V. (2022). L'actualité profonde. *L'Inconvénient*, (87), 74–75.

L'actualité profonde

LE RÉEL ET NOUS **Vincent Lambert**

En 2001, j'ai passé une partie de l'automne à fouiller les microfilms à la bibliothèque de l'université. Personne ne me l'avait demandé. Les vieux journaux m'attiraient. À Buckland, dans mon coin de pays, il existe une toilette tapissée de journaux du début du siècle. Longtemps après avoir pissé, je regarde les statistiques des Canadiens et je me demande s'ils vont laisser croupir les épaves au fond du Saint-Laurent ou si Fernandor Doucet est vraiment un adepte de Mussolini. Je me dis : il faudrait écrire un éloge des vieux journaux. Cela commencerait par une scène de démolition. Car il fut un temps où les murs du Québec (ceux de la maison familiale en tout cas) étaient isolés avec du papier journal. Des années plus tard, on défonce et c'est là, dans la main, un fragment friable du temps présent de jadis. Pendant un instant, on a envie de l'encadrer. Comment se fait-il qu'on recouvre aujourd'hui les murs avec leur ancienne matière isolante ? Tout ce qu'on lit dans les journaux sera transformé, par le temps, en trésor. Vue du grand après, l'actualité d'un autre temps se mettrait donc à resplendir.

Mon hypothèse est qu'il existe une perspective où notre actualité est déjà celle des autres que nous étions. De ce point de vue là, elle est drôle, étrange, tragique, magnifique. Je m'aperçois que j'allais chercher dans les vieux journaux le regard qu'il me fallait pour assimiler les images du 11 Septembre et la grande obscurité qui nous entraînait dedans. Il faudrait voir s'il est accessible dès maintenant en lisant le *Journal de Montréal*.

Il en va peut-être ainsi des morts. Je ne sais pas pour les morts des autres, mais en mourant, mon grand-père Ovila est devenu plus beau. Encore maintenant, je n'ai qu'à penser à lui pour le voir hanté d'une bonté qui n'avait pas autant d'éclat quand il était debout. Il était plus souvent question de son tempérament, de ses rudesses avec grand-maman, de ses obsessions de jardinier trop vieux pour remplir patiemment sa bouteille de Coke de bibittes à patates. Et pourtant, dès qu'il a disparu de ma vue, il s'est mis à briller.

« C'est quand les gens sont morts qu'ils commencent à changer », écrit Marie-Claire Blais. Il suffit qu'ils meurent pour qu'on en dise du bien. J'ai moi aussi pensé, en nous entendant faire l'éloge des pires imbéciles après leur mort : bande d'hypocrites. Mais il y a autre chose à l'œuvre, quelque chose qui dépasse les limites de nos motivations égocentriques (on ne parle pas des morts en mal, faisons bonne figure) pour toucher à des raisons bien plus secrètes. Il est aussi possible que, quand ils ne sont plus là pour nous entendre nous plaindre à leur sujet, les défunts l'ignorent, mais ils réclament en nous justice. Se donner bonne conscience, c'est au fond reconnaître que notre regard était insuffisant, biaisé. Les défunts nous invitent à voir en eux ce qu'on ne savait pas voir, ce qu'eux-mêmes ne percevaient pas. La mort les révèle partiellement. Ce n'est pas que je ne considère que le « bon côté » du grand-père. Je n'écarte pas sa rigidité, sa complète insensibilité aux soucis des autres, tout cela fait encore partie du portrait. Mais quand je repense à lui, je n'y peux rien, ce qui me dérangeait de son vivant m'attendrit. Derrière le mur de sa personne, je ressens mieux sa frustration et, derrière, le tourment, la fragilité – et derrière encore, je crois sentir à quel point je l'aimais malgré tout. C'est même la sensation d'un amour qui ne finit pas.

Quand je regarde en moi son visage, le visage de n'importe quel mort, il devient transparent. Il est assez facile d'en percevoir les premières couches. Je ne le pensais pas si profond. On dirait même qu'il est traversé d'une bonté qui vient d'au-delà de son image. Elle arrive à me rejoindre, même du pays des morts. En fait, la disparition du grand-père réel lui facilite probablement la tâche.

Le mien n'a jamais été aussi généreux (il génère du temps clair) que depuis qu'il est parti. Arroser la présence des morts en moi me rend moi-même un peu plus clair. Il suffit de penser à eux pour sentir ce qui passe au travers du monde et des êtres. Pour apprendre à voir à travers les yeux d'un mort. Quand plus rien n'a le poids qu'il avait, et que tout importe.

Que j'aimerais nous voir ainsi de notre vivant. Que j'aimerais lire le journal avec ce regard-là. Ça ne doit pourtant pas être si compliqué. Un léger changement d'angle et ça y est, non ? J'ai failli dire un « ajustement ». Je pense en effet que ce point de vue là, qui est au fond celui des morts, est plus juste. Sa justesse vient de sa double perspective : il me place à la fois dans mon temps et au-delà. Pendant que mon corps me permet d'expérimenter le temps et tout ce qu'il charrie, il semble qu'une partie de moi, qui est peut-être l'essentiel (mon être), est toujours en dehors du monde, à regarder à l'intérieur. Ce n'est pas pour rien si les journaux, les écrans, les yeux ont la forme de fenêtres.

Mais de ce point de vue là, dans ce grand détachement, comment pourrait-on agir ? Comment refaire le monde, comment l'empêcher de se défaire ? C'est simple : rien ne changera jamais, rien ne sera même vu, sans être vu du dehors. Appelons ça des moments de conscience. N'être soudain pas au monde est peut-être la seule façon d'en être vraiment. ■